

Littérature étrangère

Numéro 36, juin–juillet–août–septembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (36), 54–60.

LA CONDITION NATURELLE John Updike Gallimard, 1988 ; 24,50 \$

Notes éparses sur la vie de tous les jours. Updike, à la manière d'un moine zen, n'opère aucun tri entre les faits. Ils lui arrivent. Il n'en connaît pas l'importance. Il n'en est pas maître. Comment départager ce qui frappe à la porte de ce qui frappe les yeux ou le cœur ? Déjà son œuvre romancée n'évoque que le plaisir d'être là, vivant, même dans l'inanité, même mesquin. La vie est la suprême magie. Même une vie américaine.

Sa poésie, ses poèmes, c'est donc l'annotation méditative, sans trop chercher à travailler, enfermer la thèse, plutôt laisser couler de soi des constats. L'auteur n'en fait état que pour dire qu'ils accompagnent ses romans, qu'ils peuvent le moindrement les éclairer, qu'ils construisent un monde à part, complémentaire. C'est le cinquième recueil d'Updike et ça se lit tout aussi bien en français, une promenade inconsciente, pré-consciente.

Jean Lefebvre

LA MORT N'OUBLIE PERSONNE Didier Daeninckx Denoël, 1988 ; 19,95 \$

Didier Daeninckx assigne au roman la tâche de remplir les interstices de l'Histoire officielle. *La mort n'oublie personne* est le résultat de sa petite enquête sur la Libération, époque trouble s'il en est. En ces années-là, la peur change de côté pour un petit moment, les comptes se règlent vite fait... 1988 : Jean Ricouart, soixante ans, raconte cette période de sa vie au journaliste venu enquêter chez lui. Entré dans la Résistance en 1944, il est fait prisonnier à la suite d'une action qui tourne mal. Rescapé de l'enfer des camps, il ne rentre en France que deux ans plus tard pour y être aussi-

tôt accusé de complicité de meurtre par un juge auquel la Libération n'a rien enlevé du pouvoir qu'il exerçait déjà sous Pétain. Ricouart purgera sept ans de prison, sans savoir quelle faute il expiait, ni pour qui. L'explication qui lui sera donnée par le journaliste achèvera de gâcher sa vie.

On sait que Didier Daeninckx s'est fait beaucoup d'ennemis en s'attachant à mesurer le poids de l'Histoire sur les exécutés du pouvoir (cf entrevue avec D. Daeninckx, *Nuit blanche*, n° 35, p. 52). Et pourtant je suis toujours frappée de voir à quel point, dans ses romans, la charge portée par le texte est inversement proportionnelle aux moyens déployés pour la produire. L'effet Daeninckx n'est pas un effet de style. L'écriture ne se met pas en avant, ne s'embarrasse d'aucune considération autoréférentielle ou psychologique susceptible de ralentir son élan. Son efficacité tient d'abord à l'enchaînement implacable, parce que très minutieux, des faits exposés un à un. Par ailleurs, c'est l'enracinement de l'écriture dans une géographie, un lieu particulier qui confère au roman sa puissance de conviction. En racontant ces terres du nord sillonnées de canaux où se déroule l'histoire



JE T'AIME, ALBERT Charles Bukowski Grasset, 1988 ; 29,95 \$

Charles Bukowski exerce le métier d'écrivain entre deux cuites. Toutes ses histoires racontent la soif, la débîne et des « monstruosité ordinaires ». À ras de terre, témoin autant qu'acteur des pauvretés courantes, habitant à plein temps d'un cauchemar climatisé, Bukowski râte ses anecdotes, ébahi, cynique. Au mieux, il rote et rit lorsque tout ça, rajouté aux effets de la bibine, ne fait pas trop vomir. De temps en temps, de la tendresse... et des vacheries pour s'en excuser.

Trente-six nouvelles donc insolentes et démythificatrices. Où traîne partout le Chiniasky de Barfly, double déluré de Bukowski. La nouvelle qui donne son titre au recueil, « Je t'aime, Albert », histoire d'un gigolo à quatre bras, malgré son titre rigolard, s'avère cependant assez plate. Mais il faut lire tout, mais surtout « Quelle mère ! », « La mort du père 1 et 2 », « La danse de la chienne blanche ou Comment se faire publier ». Suite tardive de *Contes de la folie ordinaire* et *Nouveaux contes de la folie ordinaire* (Grasset et Fasquelle), *Je t'aime, Albert* est traduit de l'américain par Michel Lederer.

Jean Lefebvre

LES TRENTE-DEUX VOIX DE DIEU Torgny Lindgren Actes Sud, 1988 ; 23,95 \$

Les éditions Actes Sud, réputées pour leurs livres soignés et peu commerciaux, commencent à connaître un certain succès public, largement mérité. Si *La lectrice*, de Raymond Jean, constitue le véritable premier best-seller de cette maison, des auteurs comme Nina Berberova (*L'accompagnatrice*, *Le laquais et la putain*, *Le roseau révolté*), Reidar Jönsson (*Ma vie de chien*) ou Carl-Henning Wijkmark (*La draisine*) auront contribué à imposer Actes Sud dans notre paysage littéraire. Mais le premier fut peut-être — et contre toute attente — Torgny Lindgren qui obtenait, en 1986, le Fémina étranger avec *Bethsabée*. Contre toute attente, je le répète, car la litté-

exemplaire du trop modeste Ricouart, le romancier va directement à l'essence de ses personnages, rend superflue toute autre explication. En ce sens, on peut dire que le dernier Daeninckx est parfaitement réussi et constitue la suite logique d'une démarche rigoureuse. D'où vient alors ma déception ? Manque d'appétit de lectrice repue ? Par rapport aux œuvres précédentes, *La mort n'oublie personne* est un roman plus linéaire, une sorte de pose à plat d'une enquête très peu mise en scène. Daeninckx est manifestement à la recherche d'autres formes romanesques. Mais il me semble que son propos prend davantage de force sous la forme du roman noir — plus générateur d'angoisse — qu'il pratique depuis ses débuts. Restons attentifs à la suite...

Marty Laforest

rature scandinave en général (la spécialité-maison) et l'écriture rigoureuse de Lindgren en particulier ne sont pas vraiment des produits de consommation rapide comme le sont devenus la plupart des livres.

Voici maintenant *Les trente-deux voix de Dieu*, treize récits qu'il faut lire comme des histoires s'inscrivant à mi-chemin entre la légende et la parabole. Généralement intemporels et *a-topiques* (c'est-à-dire sans lieu précis), chacun de ces récits montre une facette des conflits pouvant affecter l'âme. Mais si, depuis *Bethsabée*, l'écrivain suédois puise son inspiration dans le fonds biblique, l'on reconnaîtra qu'il en fait une interprétation toute personnelle. Il en ressort une langue âpre et rude, et cette âpreté sert d'autant mieux un propos dont le but est d'exposer des personnages ayant délibérément abandonné toute morale.

Mine de rien, ces textes très brefs sont des fables sur la condition humaine et les désirs qui la déterminent. *Les trente-deux voix de Dieu* révèle ainsi les conséquences de la déréliction — cet état de l'homme en rupture avec Dieu et dans une solitude morale complète — et, par extension, la quête spirituelle d'un écrivain. Et lorsque par treize fois il nous laisse, nous voilà face à ces déchirures mortelles de l'Ordre. Comme si c'était là une manière de rappeler qu'avant même de nous soumettre aux lois et aux idéologies, nous avons obéi aux mythes, et les premiers grands déchirements de l'âme proviennent d'une rébellion à cet ordonnancement primitif du monde.

Francine Bordeleau

FAUSSE PISTE
James Crumley
Christian Bourgois,
1988; 29,95 \$

En matière de roman noir, certaines recettes passent l'épreuve du temps avec brio. L'école américaine en témoigne. Pensons seulement aux ingrédients qu'emploie Chandler pour donner une telle saveur à son œuvre. James Crumley a bien assimilé cet art dans son troisième roman traduit en français: came, cigarettes et p'tites pépées arrosées



d'une bonne dose de bière, de whisky et d'humour.

D'abord un héros velléitaire et dilettante, Milo Milodragovitch, dont le seul nom évoque les années de prospérité de son patelin. Malgré ses allures de clochard, le parc municipal et les bonnes œuvres de Meriwether portent son nom. La fortune familiale, pourtant, il ne la touchera que dans quelques années. En attendant, pour s'offrir un éthyisme à la hauteur de ses aspirations, il a pignon sur rue à l'enseigne de la filature et de l'investigation en tous genres. Ce qui ne manque pas d'ulcérer cet ex-collègue de la force constabulaire officielle qui jadis l'a soulagé de son épouse. Milo se plaît à rappeler au bon flic que la seule pension alimentaire qu'il verse à son ex-femme dépasse son salaire d'honnête policier et qu'en conséquence il lui doit le respect et un certain confort. Douce ironie.

Alors que Milo relève d'une brosse homérique, la jeune et jolie Helen Duffy se pointe à son cabinet pour lui confier la mission de retrouver son frère disparu: un historien camé spécialiste des légendes de l'Ouest. À première vue, le mandat paraît régulier et la petite bien aguichante. Assez en tout cas pour prendre l'affaire à cœur et se faire démolir le portrait copieusement par des trafiquants de poudre qui opèrent dans un milieu gay et post-hippie qui ne cadre pas du tout avec la mentalité de cette petite ville industrielle et *red neck* de la côte-ouest. Les raclées stimulent Milo. Four-

LE ROMAN LE PLUS TENDRE ET LE PLUS PERCUTANT DE

NAVARRE!



Hôtel Styx

Yves Navarre

228 pages - 19,95 \$

Un hôtel au nom fatal; des êtres qui y viennent en sachant qu'ils n'en reviendront pas... Des êtres désenchantés, solitaires, blessés, qui essaient d'oublier leur lassitude de vivre avant le dernier voyage.

Éditions Albin Michel

En vente chez votre fournisseur préféré

mille dans cet univers une galerie de personnages tantôt attachants tantôt inquiétants, mais toujours colorés. Menée de main de maître, l'intrigue tient le lecteur en haleine du début à la fin. Les revirements de situations et les rebondissements claquent aussi efficacement que l'écho des coups sur la gueule et des bouteilles qu'on décapsule. Pourtant, ce qui a retenu mon attention dans ce récit demeure le point de vue cynique et désabusé que porte l'auteur aussi bien sur ses semblables que sur leurs habitudes. Le vrai noir, c'est dans le regard que ça se passe.

Pierre Héту

MÉMOIRE

Mike McQuay
Laffont, 1988 ; 32,95 \$

Mémoire traite de l'avenir de l'humanité, de sa relation avec son environnement, des grandes questions primordiales, du modèle de l'Univers et de l'Homme en tant qu'individu, centre de toutes perceptions. En ce sens, c'est un livre actuel, très XX^e siècle.

Mémoire, c'est l'histoire de quelques individus qui ont trouvé une façon originale de voyager dans le temps. Ils plongent dans leur mémoire génétique.

L'Univers intérieur contenant l'Univers extérieur ? Pourquoi pas.

Parmi les personnages principaux, ceux qui viennent de notre avenir, Silv, la chimiste qui a inventé la drogue impossible, Hersh, son cobaye, un soldat qui se prend pour Napoléon et qui, grâce à la drogue, le devient véritablement. Mais il y a surtout, David Wolf, psychanalyste, qui plongera à la poursuite de Hersh afin de l'empêcher de changer le cours du temps, qui psychanalysera donc le « vrai » Napoléon...

Et puis il y a aussi l'aventure, le suspense, quand David apprend qu'il a été assassiné

trois jours dans son futur immédiat. Mais qu'est-ce que le Temps, qu'est-ce que la mort du corps quand l'esprit voyage dans la Mémoire de l'Homme ?

Mémoire, un roman déconcertant, fascinant, non sans quelques longueurs. Pourtant, cette psychanalyse du petit général, cette plongée sans fin dans les méandres de la mémoire, cette longue quête de Wolf afin d'apprendre à aimer avant de se perdre sans rémission et de trouver enfin la sagesse, l'acceptation finale, font de ce roman une expérience à vivre.

Mémoire, pour ceux qui prennent encore le temps de frémir d'extase devant la vie... et la mort.

Jean Pettigrew

CLANDESTIN

James Ellroy
Rivages, 1988 ; 27,95 \$

Avec *Le dahlia noir*, paru en 1987 aux États-Unis, James Ellroy s'est définitivement imposé comme un nouveau grand maître du roman noir.

Clandestin, écrit cinq ans auparavant, est de même mouture. Une fois de plus la Ville secrète ses grandeurs, ses violences et ses petites. Ellroy s'avère un exceptionnel créa-

teur de personnages fragiles, sous des écorces dures et rudes, et de situations shakespeariennes, derrière leur aspect bureaucratique ou trivial. Chez Shakespeare aussi, le sang coule.

On est à Los Angeles, entre 1951 et 1955. Policier à la fois idéaliste et désabusé, Frederick Underhill monte en grade puis en vient à opérer avec quelques autres, tant de manière légale que clandestine, pour découvrir le ou les assassins-bouchers de plusieurs Californiennes. L'enquête prend un tour très personnel quand une maîtresse qu'il affectionnait est tuée et quand celle qui lui apparaît désormais comme LA femme est avocat d'instruction. On notera qu'une des étapes-clé de cette enquête, un interrogatoire-fleuve qui couvre plusieurs dizaines de pages, forme une véritable pièce d'anthologie. L'enthousiasme et l'efficacité aidant, Underhill et ses collègues plus ou moins tordus croient vraiment tenir le

bon bout d'une histoire sordide.

En une page, tout bascule soudainement, et le policier se retrouve sans métier et sans revenu, mais avec beaucoup d'ennemis extérieurs et surtout intérieurs. La véritable clandestinité commence, qui le mènera plusieurs années aux enfers, à travers les aléas de l'amour et le désir trouble de faire aboutir seul une affaire qui renaît de manière inattendue.

Dans *clandestin*, il y a destin. Et à l'évidence Ellroy est comme Jim Thompson une sorte de casuiste de la Rédemption profane.

Martial Bouchard

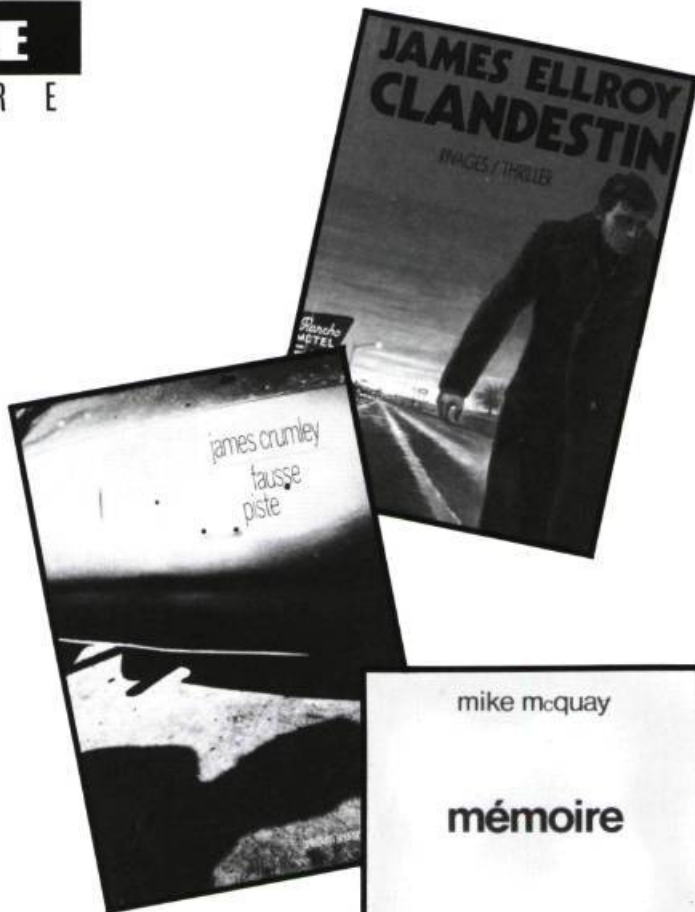
DES HISTOIRES POUR RIEN Lorrie Moore Rivages, 1988 ; 21,95 \$

Écrites au féminin, les nouvelles de Lorrie Moore ont pour titre original *Self-help*. Calquant le style des guides pratiques, elles s'appliquent à détailler différents programmes : « Comment devenir une femme », « Départ mode d'emploi », « Petit guide du divorce à l'usage des enfants ». Ce qui peut en dire une jeune Américaine de 32 ans est intrigant.

Le ton est impératif, empreint d'ironie. Privilégiant les réalités féminines, Lorrie Moore fouille et exhibe les petits travers, drôles et moins drôles, qui ponctuent l'existence. La nouvelle intitulée « Ce qui est repris » en est un bel exemple. Avec une touchante légèreté, la vie d'une mère est étalée. Sous le couvert de la tendresse, l'auteure nous émeut. Dans un enchaînement de souvenirs, les larmes tendent la main au sourire.

Il y a aussi la relation homme-femme. Il ressort de celle-ci un fatalisme surprenant. Comme si dès le départ les dés étaient truqués. Le résultat connu, inévitablement cela finit en queue-de-poisson. Il y a, particulièrement dans deux nouvelles : « Comment », « Comment devenir une femme », un air de désuétude, de désenchantement vis-à-vis l'autre sexe. Clichés, tant masculins que féminins, dont on se débarrasse difficilement.

«... Il vous appelle de temps en temps au bureau pour savoir comment ça va. Vous griffonnez des chiffres et des





petits dessins sur le coin de vos fiches. Tripotez votre petite clé au bout de sa chaîne. Ayez le regard qui se perd à l'horizon. Vous répondez invariablement : « bien, très bien » (p. 30).

Des histoires pour rien ; pour s'aider soi-même. Pour saisir les tracasseries du jour. Bonjour tristesse, quoi de neuf ?

André Girard



LE PIANISTE
Manuel Vázquez Montalbán
Seuil, 1988 ; 24,95 \$

Deux musiciens espagnols, jeunes et promis au succès, sont à Paris lorsqu'éclate la guerre civile dans leur pays. Luis Doria décide de l'éviter et de poursuivre sa carrière ; Alberto Rosell, de mettre la sienne en veilleuse pour aller défendre la République en péril. Si les guerres ne durent pas éternellement, les conséquences de nos actes, elles,

nous suivent, c'est bien connu. C'est ainsi que l'un connaîtra la gloire internationale, tandis que l'autre finira accompagnateur au Capablanca, une boîte de travestis à Barcelone. Curieux apologue raconté avec humour et compassion. Avec tristesse aussi : un extrait en exergue de « What have they done to my song, Ma ? » donne le ton à la lecture.

C'est un triptyque inversé qui invite le lecteur à faire plusieurs incursions dans l'histoire politique, littéraire et musicale du XX^e siècle. Dans le premier volet, Barcelone 1983, nous sommes témoins de l'amertume de quelques amis qui, naguère révolutionnaires convaincus au sein de la gauche catalane, trouvent un malin plaisir à se rappeler la médiocrité de leur engagement actuel. Dialogues — échanges parfois assez cinglants — derrière lesquels on entend, outre les accords du pianiste, le rire goguenard de l'auteur.

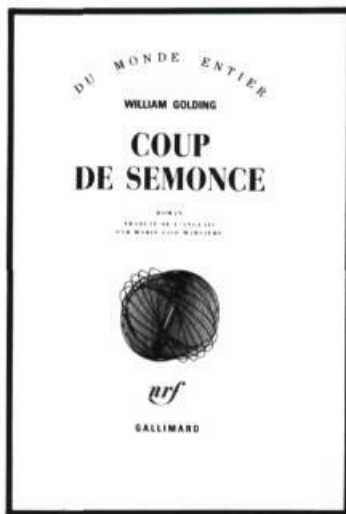
Deuxième tableau. 1956, les habitants d'un quartier populaire de Barcelone essaient de vivre un peu malgré le franquisme : certains font des projets d'avenir, d'autres lisent ce qui est interdit par le régime, d'autres encore dansent, osent même se réunir à plus de cinq pour écouter le pianiste. « Pour raconter tout ça, parce que personne ne le racontera jamais et que ces gens, en mourant, mourront complètement », l'auteur se penche sur leur courage.

Et pour qui s'intéresse au climat politique des années trente, la dernière partie, située à Paris en 1936, effectue un dépoussiérage de la gauche intellectuelle de l'entre-deux-guerres, ses revues, ses manifestations et ses chefs. Malraux, plus souvent qu'à son tour, se retrouve dans le collimateur...

Voyage sur le plan formel aussi. Au début, le contexte semble prendre trop de place, occulter les deux personnages principaux, mais l'impression change : c'est précisément sa mise en valeur qui à la longue donne toute leur plénitude aux héros.

Un très beau livre où filtre un grand respect pour toutes les victimes de l'intolérance, qu'elle soit de droite ou de gauche.

Maurice Arpin



COUP DE SEMONCE
William Golding
Gallimard, 1988 ; 36,00 \$

On ne doit pas s'étonner qu'à l'aube du grand âge l'écrivain ait pleine possession de son art, encore que cela ne soit pas pour autant un gage de réussite. Dans le cas de William Golding et de son *Coup de semonce*, pourtant, la réussite s'avère magistrale. Toujours cette poésie qui recèle on ne sait quoi de naïf, mais solidement construite. La maîtrise du

langage et des idées est admirable et l'humour est à l'avenant. Le fond thématique rejoint celui des œuvres précédentes : l'isolement, l'eau, la perte des illusions (devenir un homme).

Le roman forme le second volet d'une trilogie (le premier, *Rites de passage*, paru en anglais en 1980, fut traduit en 1983). Les *Rites* sont le journal tenu par un dénommé Talbot lors d'une traversée qui doit faire le pont entre la Grande-Bretagne et l'Australie. *Coup de semonce* reprend là où l'auteur avait laissé, constituant en soi un second journal qui est façon pour le héros de contrer le désœuvrement et peut-être, aussi, de se confirmer ce que l'expérience lui apporte de maturité et de sagesse. Initialement, le journal devait servir à distraire le parrain de Talbot ! L'acte d'abord ludique se transforme graduellement en un travail de compréhension de soi au sein du microcosme que figure le bateau. La traversée s'improvise ainsi en une sorte de formation personnelle (les jeunes de *Sa majesté-des-mou-*

La librairie des littératures

- Littérature française
- Littérature québécoise
- Littératures nationales

Demandez notre carte de fidélité (15% de réduction)

pantoute la librairie

1100 rue St-Jean, Québec
P.Q. G1R 1S5
(418) 694-9748
Librairie agréée

ches qui ont échoué sur une île vivent aussi cette initiation). Tout cela, néanmoins, formulé dans le ton d'un roman d'aventure. On connaît déjà la ferveur de Golding pour le dix-huitième siècle anglais (Defoe en tête), et c'est à juste titre que la couverture du livre situe *Coup de semonce* « dans le style des grands romans anglais du XVIII^e ». Assurément, ce nouveau livre de l'un des grands écrivains du siècle ne discrédite pas le prix Nobel de 1983. Du grand art, ce *Coup de semonce*, une leçon d'esthétisme !

François Ouellet

LES TROIS ROSES JAUNES Raymond Carver Payot, 1988 ; 24,95 \$

«... Nous n'étions qu'un couple anonyme attablé devant un café sous les néons d'un snack-bar miteux. Un couple comme il y en a mille. J'ai pris la main d'Amanda et je l'ai gardée dans la mienne. J'avais l'impression que cela changeait tout.» (p. 98)

L'anonyme, l'Amérique des sans-notoriétés. Traduite de l'usuel, jouxtant des simplicités, celle de Raymond Carver. Décédé au mois d'août dernier, celui que plusieurs désignent comme le maître de la *short story* a laissé un ultime recueil — son quatrième. Il y dispose : des bungalows et leurs petits jardins, des clôtures blanches et des quartiers ouvriers, les sofas, les cuisines, les chambres à coucher, ceux qui y parlent, pleurent, dorment et se débattent, veulent se dépasser. Le simple anonyme. Des femmes et des hommes, amants, amantes. « Une vie machinale, sans objet. La vie de tout le monde. » (p. 104)

Raymond Carver la dispose simplement. Son écriture est ténue, un fin tracé touchant directement aux nervures, aux craquelures de ces vies. Il manie superbement le cours des histoires : les rêves en suspens,

les changements voulus ou subis. Des petits faits. Une limpidité qui déconcerte : très rapidement les histoires nous amènent devant un gouffre, un incontournable. Impossible d'éviter le vertige qu'elles provoquent ; emparé viscéralement.

Trois roses jaunes. Pour mémoire.

André Girard

MÉMOIRES D'UN HOMME INVISIBLE Harry F. Saint Albin Michel, 1989 ; 24,95 \$

Ce matin-là, Nick Halloway ignorait qu'il vivait sa dernière journée d'*homme visible*. Analyste financier que son métier ennue passablement, il accompagne Anne Epstein, une journaliste dont il est épris, dans le train New York - Princeton qui les mène au laboratoire MicroMagnetics.

On y a convoqué les journalistes pour faire état de la découverte, grâce à un nouveau champ magnétique, d'une variété présumée avantageuse d'énergie nucléaire. Des membres du « Mouvement pour un Monde Meilleur » sont sur place, décidés à prouver que le nucléaire est le mal absolu

tactiques dont notre *disparu* saura profiter.

On le voit : ce roman d'un auteur inconnu jusqu'à présent s'apprécie à divers degrés. Les surprises ne manquent pas et il y a de véritables trouvailles dans les situations. Au point que *L'homme invisible*, le roman de H. G. Wells, semble désormais laborieux et dépassé. En outre l'humour est toujours présent dans cette crise existentielle des plus originales. La critique sociale également, car ceux qui veulent absolument faire à l'humanité du bien dont elle ne veut pas portent tous des drapeaux ensanglantés. Si l'on veut bien ne pas y voir une injure, on dira que c'est un bon divertissement à l'américaine.

Martial Bouchard

LE LYS D'OR Philippe Sollers Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

Lointain cousin du duc de Saint-Simon, Simon Rouvray est professeur de chinois au Centre d'études religieuses où il scandalise par son libertinage. Comme il se doit, deux brillantes étudiantes, Odile et Tania, l'assistent dans toutes ses recherches. Simon-Tristan-Don Juan-Swann-Joseph a épousé Marie. La presque reine de toutes les femmes lui donne, en son absence, un fils, Paul, dont le nom n'est pas sans rappeler le prêcheur de Tarse. Rencontrée à Los Angeles, Leslie Reynolds fait songer à la Sophie du *Portrait du joueur* (Gallimard, 1984) ou à la Liv du *Cœur absolu* (Gallimard). Avec elles, Simon vit des expériences dont le véritable prix est la gratuité des actes.

Un jour, notre sinologue épris de Haydn, Mozart, Fragonard et Freud (ou Lacan) va devenir mémorialiste et chroniqueur. C'est qu'il rencontre, chez un antiquaire, une « parente » d'Oriane de Guermantes, Reine de Laumes. Autour d'un lys d'or un contrat va se signer. Riche, elle paiera le savant afin qu'il écrive le récit de leur différence. Il en sortira « un roman direct, étonnant, nouveau » dont les six parties inachevées lieront l'économie (ou la numismatique), la flore, l'amour des oiseaux et le désir. Six pétales, six éta-



mines qui permettront à nos deux concurrents de jouer un poker de mort et de rire. Full aux as.

Comme d'habitude, Sollers nous offre un roman dans lequel l'intertexte nous fait entrevoir des profondeurs textuelles inouïes. Rhétorique courtoise, taoïsme, psychanalyse, Hemingway, Proust, Sade, la Bible, Démocrite sont ici réunis pour déstabiliser toutes les positions amoureuses et narratives. Texte magnifiquement ludique, *Le lys d'or* ouvre donc, après quelques folies françaises, un nouveau cycle romanesque. *L'Immaculée Conception* des surréalistes se voit ici entachée au hasard des rencontres et des leçons de Lao Tseu et de Tchouang Tseu. Tout est systématiquement multiplié (et non simplement inversé) : l'analyse, la naissance, les personnages, le corps institutionnel, l'histoire. Le thème de l'île introduit en outre à une réflexion sur la distance ou mieux, sur le principe de résistance. La possession sans cesse à venir de l'autre devient ainsi le moteur de l'écriture d'un des plus beaux romans que nous ait donné à lire Sollers.

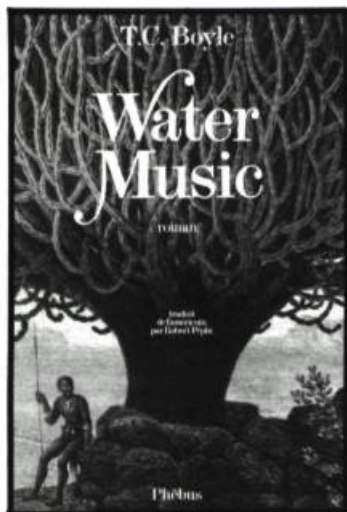
Michel Peterson

WATER MUSIC

T.C. Boyle
Phébus, 1988 ; 39,95 \$

En cette fin de XVIII^e siècle, la crème de la noblesse londonienne, érudite et férue de géographie, théorise ferme. La passion de l'heure est le Niger, le grand fleuve africain dont les géographes de l'époque, à la suite d'Hérodote, font un affluent du Nil. Le jeune explorateur écossais Mungo Park sera chargé d'aller vérifier sur place que ça n'est évidemment pas le cas. Retour triomphal de l'explorateur qui écrit le récit de ses voyages, mariage puis nouveau départ pour le continent noir : en ce temps-là, il faut bien le dire, l'aventure avait un nom.

Les péripéties de Mungo Park en terre africaine et anglaise constituent la toile de fond de *Water Music*. Mais il y a plus. Car pendant que l'explorateur rencontre le cruel chef maure Ali et Fatima, son épouse préférée — une splendeur de chair de 400 livres —,



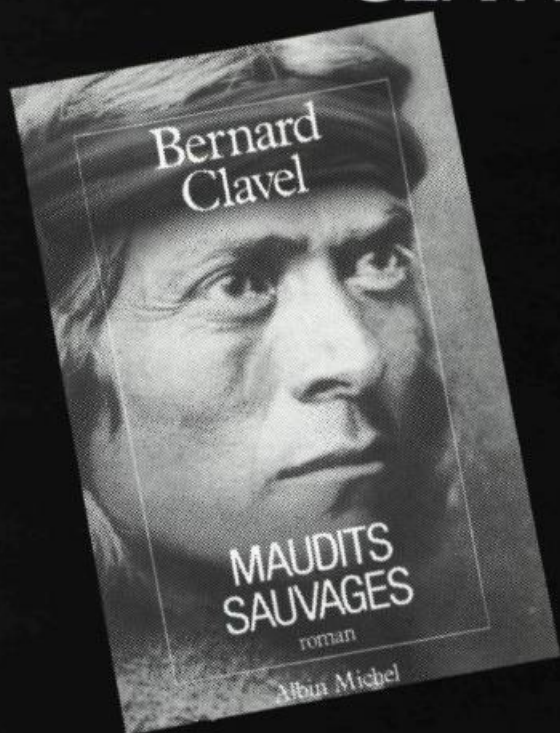
pendant qu'il cherche le Niger au prix de mille misères et de mille aventures rocambolesques, pendant qu'il revient à Londres, s'initie à la vie de famille puis prépare sa seconde expédition, Ned Rise, lui, poursuit inlassablement sa chute dans les bouges de Londres. Son enfance aurait fait pleurer *Oliver Twist* et *David Copperfield* réunis ; Zola lui-même n'aurait pu imaginer pareille existence où les déboires succèdent aux malheurs pour faire place à des catastrophes plus grandes encore. Le principal intéressé a élaboré sa « loi de Rise » : un principe selon lequel, en vertu d'une logique implacable et d'un Destin aussi injuste que facétieux, le mieux annonce inévitablement le pire. Il faudra bien 500 pages — *Water Music* en compte plus de 700 — et presque autant de pérégrinations avant que l'explorateur et ce truand de Rise ne se rencontrent.

On a dit que ce récit de Boyle rappelle Stevenson et Conrad pour le roman d'aventures, Dickens pour la chronique réaliste, ou encore le Marquez de *Cent ans de solitude* (Seuil, 1980). Si cela est vrai, un style résolument baroque et un mélange de genres font de *Water Music* l'un des projets les plus ambitieux et les plus réjouissants de ces années-ci. Dans cette saga érudite que l'on peut lire aussi comme une illustration de la cruauté, de la folie et de l'humour macabre, il n'y a pas de happy end : en vertu du principe de Rise nous finissons toujours, petites marionnettes humaines qui nous débattons, par tomber.

Francine Bordeleau

LA FIN D'UN PEUPLE, LA NOSTALGIE AU CŒUR

LE NOUVEAU ROMAN DE BERNARD CLAVEL



Maudits sauvages
Bernard Clavel
360 pages – 19,95 \$

Éditions Albin Michel

En vente chez votre fournisseur préféré

LE BEAU RÔLE

Louis Gardel
Seuil, 1989; 19,95 \$

Nous avons été gâtés par *Notre homme* (Seuil, 1986), cette histoire de l'homme, le mâle, séquestré par les conventions et la légitimité. Ce n'est pas dans le même registre que travaille ici Louis Gardel. Cet auteur butine ses sujets sur des fleurs de société fort variées.

Bâti à la manière d'un scénario, ce roman (était-il d'abord destiné au cinéma? On voit se pointer l'ombre de *Depardieu...*) raconte une tentative de délinquance, née d'une rencontre fortuite, titillant un couple de jeunes bourgeois, des cadres, qui évidemment s'ennuient de trop peu d'aventure. La vie est si organisée! Hervé, la langue chargée d'un gros accent québécois, leur fera la démonstration d'une marge qui s'en va à vau-l'eau, les convaincra, bien malgré lui, des vertus du confort bourgeois. Ils se le tiendront pour dit.

Creux de la vague? Nous n'avons vu là qu'une recommandation pour temps frileux. Anecdote. Ce roman aurait pu n'avoir pas été écrit tant il se perd en des brouilleries.

Jean Lefebvre

LE BUVEUR DE NUAGES

Fritz J. Raddatz
Flammarion, 1988; 25,00 \$

Berlin de 1948 à 1953. Portant encore les stigmates du nazisme, un peuple divisé en deux états se relève péniblement des cendres de la guerre qu'il cherche à enterrer au plus profond de lui-même. Cette période confuse et troublante de l'histoire allemande se traduit par un bouillonnement intellectuel et artistique incomparable. Avec une acuité exceptionnelle, Raddatz dépeint le désarroi de toute une génération d'intellectuels en quête d'identité.

À l'image de beaucoup de jeunes Allemands de l'après-guerre, Bernd, le héros d'*Œil-de-veau*, poursuit sa route. Ly-



L'APPAREIL-PHOTO
Jean-Philippe Toussaint
Minuit, 1988; 13,75 \$

céen, puis étudiant en archéologie, il erre entre l'Est et l'Ouest, à la recherche de la culture, de l'amour et de la liberté. Attiré par Yvonne, l'épouse du docteur Bärenbach à la fois juif, homosexuel et communiste, le « buveur de nuages » émigre finalement à Berlin-Est où il fréquente l'université Humboldt. Mais, très vite, au milieu d'étudiants et de professeurs à la pensée rigide et aux manières un peu guindées, Bernd sent mûrir en lui un sentiment d'opposition et prend peu à peu conscience de son altérité. Flairant la marginalité et la désapprobation de l'étudiant aux idées controversées, des inspecteurs du *Sicherheitsdienst* l'incarcèrent pour interrogatoire. Bernd, relâché après de faux aveux, fuit finalement l'Est et la radicalisation des idées qui l'oppressaient.

Faisant ainsi jaillir par bribes un passé honni, *Le buveur de nuages* se situe dans la tradition littéraire allemande de l'après-guerre, centrée sur les suites douloureuses du nazisme. Malgré son caractère quasi obsessionnel, le sujet traité par Raddatz, avec tant de sincérité et de légèreté, séduit et émeut en même temps. Entreprise de dédramatisation de cette période troublée, le récit annonce peut-être la libération des romanciers allemands qui, délestés du poids de l'histoire, vogueront librement vers d'autres horizons.

Marie-Christine Pioffet

Jean-Philippe Toussaint ressemble à ses personnages. Comme eux, il privilégie les petites choses décalées, les surfaces tremblées et les frontières imprécises. Il décrit aussi bien un week-end éclair à Londres qu'un séjour énigmatique à Milan, une méditation dans les toilettes d'une station-service périphérique qu'une expédition infructueuse dans les banlieues de Paris, une session de pédicure dans un cabinet huppé que le harponnage des olives à la fourchette. Dans *L'appareil-photo*, Toussaint évoque distraitement l'existence de personnages tout aussi distraits. Ce faisant, il manie avec brio deux registres qui ne sont pas si aisément compatibles, l'humour et la bizarrerie.

Les personnages de Toussaint veulent épuiser la réalité. La réflexion est leur arme. Après le narrateur de *La salle de bain*, qui avait transformé sa baignoire en cabinet de travail, celui de *L'appareil-photo* parcourt le monde à la recherche de sujets de méditation. Grâce à la seule pensée, il croit pouvoir abolir la distance qui, dans les romans de Toussaint, se creuse invariablement entre le monde et les personnages.

Jean-Philippe Toussaint est l'un des plus brillants protégés de Jérôme Lindon. Il est le principal représentant de ce que l'on s'apprête à considérer comme un *nouveau nouveau roman*. Il succède ainsi à Robbe-Grillet, son illustre prédécesseur, en inversant les termes de la problématique romanesque. Pour Toussaint, il

ne s'agit plus de décrire un monde d'objets se dressant dans une solidité agressive: il importe, au contraire, de créer une œuvre où l'action des personnages finit par émousser les aspérités du monde réel. C'est ainsi qu'au simple plaisir de la lecture s'ajoute chez Toussaint un plaisir intellectuel de grande qualité. Il est fort probable que nous tenons là un grand écrivain.

Robert Dion

RÉDEMPTION
Chantal Chawaf
Flammarion, 1988; 19,50 \$

Un homme, Charles, erre ici et là, tête à la dérive. Il se remémore sans cesse son désir excessif à l'égard d'Esther, une Américaine de la Nouvelle-Angleterre. Posséder et pénétrer l'autre, lui faire l'amour, la violer et la tuer.

Par une nuit chaude d'été, une scénariste, Olga, se sent seule. Elle croise au Parc Monceau Charles. L'attraction sera réciproque. Charles revoit en elle Esther, même si elles sont fort différentes physiquement l'une de l'autre. Olga éprouve le besoin de sentir cet ange dément se fondre en elle. Et commencera le jeu pervers et infantile de qui attrapera l'autre entre ses griffes, de qui sera à la merci de l'autre, de qui succombera au désir... Olga visitera l'atelier où Charles aspire à détruire la langue française, en découpant, en recollant les mots, les définitions, comme on détruirait quelqu'un. Réduire à néant. Olga sera sous le joug de cet homme, tout en craignant ce qui pourrait lui arriver. Elle ressentira la haine et l'adulation que Charles éprouve pour la femme; ce sentiment de désir-répulsion trouve son origine dans sa relation avec sa mère. Olga aimera cet être qui ne sait pas aimer, pour qui aimer est synonyme de blesser, tuer, partir.

L'auteure, Chantal Chawaf, nous décrit une ambiance trouble, quoique très envoûtante. On se sent voyeur, à la fois meurtrier et victime. Il est parfois désolant de penser qu'à notre époque le désir a souvent pris le pas sur l'amour. Jusqu'où va l'érotisme? Telle est la question... Madame Chawaf, j'ai aimé votre livre.

Paul Éliani